

Le jazz-band

L'époque moderne ne cherche plus la musique « expression de l'âme » ou de belles émotions, écrit M. O. Wend dans la « Tribune ». L'électricité, la T. S. F., la guerre chimique, la joie de la vitesse, le cinéma, toutes les inventions, y compris celle des vieilles dames de 70 ans raieuses au point de pouvoir se livrer de nouveau (ou même pour la première fois) aux joies — si l'on peut dire — de la maternité : tout cela et encore autre chose — le dancing — est à l'ordre du jour. Nos pères avaient de bons vieux bals où trônait la valse ; les lanciers, les quadrilles, la mazurka, la shottish, le barn, le coverley et autres danses faisaient les délices de nombreux amateurs. Mais les nègres sont venus : ils ont démolé tout cela. Le frisson nouveau, ils l'ont apporté avec la volupté du rythme. Ils ont pris possession du vieux monde et l'ont tenu par le spasme. L'orchestre des bruiteurs avec sa grosse caisse, ses sifflets, son klakson, ses banjos, voire ses casseroles, a hypnotisé les danseurs.

Petit à petit, l'invasion se répandit, s'organisa, s'infiltra, puis s'affina. Les nègres disparurent, mais le jazz-band resta. Il eut, il a ses virtuoses ; on fabrique pour lui des instruments spéciaux, notamment une batterie complète mise en jeu par un véritable artiste du rythme. Non seulement les danseurs sont possédés par cette diabolique force nouvelle, mais les exécutants eux-mêmes, une fois mis en branle, sont pris par la magie de leurs rythmes et se déclanchent comme une force irrésistible à laquelle ils sont soumis entièrement. Il ne faut plus mépriser cette emprise. Elle est significative des temps présents. C'est pour ainsi dire la volupté du rythme pur que des lois ont sévèrement codifiées. C'est une force d'une rare puissance à laquelle furent soumises les nations les plus anciennes. C'est pour plusieurs nations, encore barbares ou presque, un dieu devant lequel tout se courbe.

Le Rythme, le « Saint-Esprit de la musique », disait Haas de Bilow !

Il y a beaucoup de jazz-bands dans le monde, mais il y en a peu qui soient vraiment soumis aux véritables lois des magiciens. Voulez-vous en voir un véritable ? Allez au Tabarin, où l'ancienne écurie du vénérable cirque Nancy est devenue un parfait dancing à la mode où deux orchestres font merveille. Quelle fantastique discipline rythmique ! Quelle indépendance, quelle fantaisie en même temps ! Mais fantaisie ordonnée, indépendamment soumise aux lois de l'en semble, soyez-en certains. L'art de la percussion y développe ses nuances les plus fines, les plus délicates. Dans un entraînement sévère, méthodique, académique presque, de l'accent retombant à intervalles réguliers, il y a place pour une fantastique variété de nuances, de rythmes contraires, d'effets de contrastes. L'artiste préposé à la batterie se délecte lui-même ; c'est un gourmet. Il nage dans la volupté. Tel coup de baguette, pianissimo, sur sa cymbale le met dans une joie extasiée. Tel roulement de tambour savamment gradué, arrivant au fortissimo sur un coup de tymbale, tel croisement de baguette allant tour à tour frapper le cuivre ou la peau tendue le plongent dans une véritable extase hypnotique. Quant au pianiste, c'est un « as ». Lui aussi est un « possédé ». Son corps trépide sans arrêt ; ses mains décrivent des volutes pour toujours retomber quand il le faut sur la note juste et selon la juste fantaisie rythmique. Le contre-temps et la syncope sont pour lui des jeux toujours nouveaux. Il est lui-même le rythme incarné. Le banjo gratte avec frénésie, le saxophone roucoule avec volupté, le violon vibre avec... j'allais dire avec sadisme. Tout cela, est-ce du bruit, du désordre, de l'orgie ? Point ! C'est un art nouveau, obéissant, je vous le dis, à des lois que je ne connais pas, à un instinct, si vous le voulez, à une sorte d'intuition arrivée à un point de sensibilité extraordinaire. C'est un frémissement de vie d'une intensité telle qu'on n'y résiste pas. Pas une seconde de répit ! Il faut se trémousser, trépider, secouer ses nerfs et ses jambes coûte que coûte. Les danseurs qui « tournicotent », qui glissent chaque soir en des poses savamment calculées, avec des pas subtilement croisés, avancés, reculés, se doutent-ils de ce que représente cet orchestre de jazz-band ? Tout simplement la conquête de l'ancien monde par le nouveau ! C'est la fin de la rythmique la plus avancée. C'est le rebondissement à cinquante fois renouvelé de la mélodie qui ne s'arrête plus et dont les enchaînements se font surnoisement, grâce aux plus audacieuses des syncopes. Pauvre barre de mesure ; ton règne est ici complètement réduit à néant !

Une fois les premières notes déclanchées, on est sous le « charme », si l'on peut dire, et il en découle une sorte de grisurie à laquelle on ne résiste pas. C'est celle du mouvement perpétuel, c'est la terre qui ne saurait s'arrêter de tourner sur elle-même ; c'est la libération de la matière musicale, c'est la frénésie du « Saint-Esprit de la musique », qui devient une sorte de mécanique satanique.

La volupté du mouvement portés à son point d'exaspération le plus aigu n'a-t-elle pas aussi atteint nos compositeurs de concerts ? Si le jazz-band est arrivé à ce degré de subtilité et de pouvoir magique sur les danseurs, pourquoi s'étonner qu'un Honnegger ait été attiré par le mouvement d'une locomotive et ait dansé les

programmes de concerts de son « Mouvement symphonique » ?

Sans doute, il y a jazz-band et jazz-band. Mais allez, vous dis-je, voir celui du Tabarin, si ce n'est comme danseur, tout au moins comme observateur rythmique : l'audition aussi bien que le spectacle en valent la peine. Cela vous ouvrira peut-être des horizons nouveaux sur la musique moderne et sur la mentalité actuelle. En tout cas, les artistes qui forment ces petits orchestres sont admirables dans leur genre. Ils ont malheureusement beaucoup de confrères qui font du jazz-band une chose lamentable et grotesque. Eux sont des virtuoses qui honorent leur art.

Le jazz-band produit de la guerre, tend donc de plus en plus à se moderniser, à se civiliser. Les casseroles, klaksons et autres objets « bruiteurs » que faisaient manoeuvrer les nègres avec tant de maestria, disparaissent. On a de orchestres jazz-band de 60 musiciens qui donnent des concerts. La préoccupation « symphonique » et « mélodique », les difficultés d'interprétation toujours plus grandes exigent non seulement des artistes mais des travailleurs acharnés. Combien de musiciens d'orchestre seraient capables de faire leur partie convenablement dans le « Havanola-Band » que nous avons entendu un soir au Tabarin ? A-t-on jamais entendu nuancer le saxophone, la trompette, la clarinette comme dans ce petit orchestre ? Chacun de ses membres joue, d'ailleurs, trois ou quatre instruments. Ils partent du principe que la plus haute virtuosité doit toujours rester expressive ; la voix vibre, tout dans la nature vibre, et il n'y a pas de raison que l'on n'arrive aussi à faire vibrer expressivement les bois et les cuivres. Mais sait-on le travail que cela représente ? Et si les cachets que l'on paie à ces artistes nous paraissent énormes, soyez sûrs que ce n'est grâce à leur talent exceptionnel qu'ils les méritent. Il y aurait à faire une étude intéressante sur la valeur et le rôle du saxophone dans ces orchestres qui font maintenant fureur dans toute l'Amérique, mais cela nous entraînerait dans un domaine trop spécial.

Les principales danses restées en vogue sont avant tout le « fox-trott », le « blue » (sorte de fox-trott lent), le « tango » (venant d'Argentine, mettant parfois en oeuvre des accordéons), et le « boston », sorte de « valse-hésitation ». L'artiste qui est à la batterie a à sa disposition une grosse caisse avec pédale, 2 cymbales, le tambour, le tambour chinois (sorte de tymbale), la boîte à coco, le gong. C'est un véritable acrobate. Le véritable jazz nègre a complètement disparu, et les « Bands » se sont complètement aristocratisés.

Le pouvoir « excitateur » des orchestres américains est fantastique ; on n'y résiste pas ! Et quand on entend au gramophone les variations fantastiques qui peuvent être contenues dans les morceaux joués, sans nuire en rien au rythme général, et avec un maniement de rythmes contraires d'une impeccable sûreté, on doit reconnaître que l'art américain n'est pas un vain mot. Il existe. Il suffit d'aller entendre chez Philibert Biancini les deux petits orchestres en question, l'un dirigé par un Espagnol (Ibanès), qui fit une partie de ses études de concert avec Iturbi, l'autre par un Italien (Sasselli), dont les prouesses pianistiques sont connues, pour reconnaître l'existence d'un genre un peu spécial il est vrai, mais qui est en train de conquérir le monde.

Il y a beaucoup de jazz-bands sans valeur. Il faut naturellement savoir, en gourmet, savourer les rares bons orchestres de ce genre. L'art de « fabriquer » le jazz-band prend une formidable extension en Amérique. On y applique des méthodes très précises dans lesquelles on vous apprend, congrûment à écrire un jazz-band sur n'importe quelle mélodie. Je puis vous montrer le « Printemps » (romance sans paroles, de Mendelssohn), la partie médiane de la « Marche funèbre » de Chopin, notre « Hymne national », arrangés en jazz-band. Il y a des exercices spéciaux pour donner au pianiste du jaz la souplesse et la sûreté nécessaires. Des revues spéciales sont consacrées entièrement à l'art nouveau. Ne vient-on pas de commander à un compositeur un opéra, genre jazz ? Les orchestres de jazz-band arrivent à d'extraordinaires prouesses de virtuosité. Chaque instrumentiste doit y être un maître du rythme et un virtuose « di primo cartello » dans la technique expressive des instruments à vent, à un degré que nous devons mépriser ? Je ne le crois pas, car de débuts très barbares, l'art du jazz-band s'est à ce point affiné que l'on peut en attendre des apports qui pourront certainement être utiles à la cause musicale.

O. WEND.

Les effets de la « Jazzomanie »

Nous avons parlé en son temps du cas de miss Dorothy Ellington de San Francisco, âgée de 16 ans, et qui avait tué d'un coup de revolver sa mère qui la gourmandait pour ses visites trop fréquentes au dancing.

Traduite devant le tribunal de San-Francisco, Dorothy parut avoir été plus impressionnée par l'appareil de la justice que par son propre crime. Elle perdit, en effet, connaissance sept fois avant et pendant son interrogatoire. A la septième défaillance, les journalistes présents à l'audience, soudainement émus, crurent devoir interrompre